

Paul Lévêque

Mes cahiers d'Algérie



& PAROLE
PATRIMOINE

Mardi 5 juin

Ce matin comme prévu, à 5 heures 45, nous sommes prêts. Nous partons en escorte au ravitaillement de deux maisons forestières. L'histoire de la piste est encore repoussée. Il y a huit militaires dans chacune de ces maisons.

En passant à Pascal, deux camions se joignent à nous, dont les copains de la troisième section. Il y a maintenant un Half-track, deux Dodges, deux GMC, deux jeeps et un canon de 105. À l'endroit où nous quittons la route pour la piste, une école a été incendiée par les rebelles. Là, le canon de 105 se met en batterie pour nous couvrir en cas d'attaque. Les véhicules s'engagent sur une piste cahoteuse et poussiéreuse qui s'enfonce en plein djebel. Piste en lacets accrochée à flanc de montagne. Nous avons quarante kilomètres à parcourir ainsi. La montagne n'a pas le même aspect que celle que nous avons sillonnée précédemment. Celle-ci est couverte de végétation. Sapins et autres arbres que je ne connais pas. Tout le monde est sur ses gardes, car partout où nous passons l'endroit est propice aux embuscades. Par-ci par-là, la piste a été coupée et retouchée provisoirement. La ligne téléphonique qui la suit est complètement démolie. Les poteaux sont coupés à un mètre de haut. Les camions ne montent pas vite. Enfin, au bout d'un temps qui nous paraît interminable, nous arrivons à la première maison. Nous sommes les bienvenus. Nous apportons ravitaillement et courrier. Les formalités accomplies, nous reprenons la route en sens inverse, jusqu'à la seconde maison. Même aspect : une maison à deux étages entourée de quelques bâtiments. Les ouvertures sont cimentées et on aperçoit d'étroites meurtrières, le tout entouré de barbelés. Quelle vie pour ceux qui sont là-dedans ! Une vraie réclusion. Là se trouve également la maison du garde forestier qui a été massacré il y a quelque temps avec toute sa famille. Il ne reste plus que la jolie maison neuve, abandonnée pour longtemps. Dans la cour, quelques pintades se promènent encore.

Nous reprenons le chemin du retour. Allons, ce n'est pas encore ce matin que nous serons accrochés. Nous sommes couverts de poussière mais une bonne surprise nous attend : notre courrier est arrivé (comme notre stage ici se prolongeait, d'un commun accord

Le présent extrait de **Mes cahiers d'Algérie** comprend :

- la 1^{ère} page de couverture
- les pages 47 à 52 du livre
- deux pages du cahier photos
- les pages 145 à 147 du livre
- la 4^{ème} page de couverture

Il donne ainsi une idée de l'écriture et de la présentation de l'ouvrage.

© Parole & Patrimoine

9, route du tissage • 17510 Néré

www.parole-et-patrimoine.org

info@parole-et-patrimoine.org

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle par quelque procédé que ce soit, sans le consentement des auteurs ou de leurs ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

nous avons décidé de le faire venir). Pour ma part j'ai huit lettres. D'autres en ont douze. D'autres moins. Tout le monde est heureux, et avant de faire quoi que ce soit, nous lisons nos lettres. Rien de grand nouveau. Rien qui ne laisse prévoir une fin rapide. Après la lecture, je me lave et j'écris en attendant la soupe. La nuit dernière une autre maison forestière a été attaquée avec des armes automatiques, mais immédiatement un 105 en batterie à Pascal, et prévenu par radio, a craché vingt-quatre pélots¹. Les rebelles ont décroché aussitôt et une mechta qui se trouvait un kilomètre plus près en a reçu trois pour sa part (représailles). Pas de casse de notre côté, de l'autre, certainement mais on ne connaît pas les résultats.

Cet après-midi nous avons repos. Je joue à la belote une partie de la soirée. Après la soupe du soir même chose jusqu'à 9 heures et demie. Demain matin nous repartons pour Cérez, départ 7 heures. La batterie qui participait à l'opération « espérance » est rentrée ce soir.

Mercredi 6 juin

Ce matin à 7 heures nous partons pour Cérez, non sans un peu de regret. Nous étions tellement bien et nous étions habitués. Nous passons par Sétif. Même route qu'à l'aller. À 10 heures nous arrivons à Cérez. Voyage sans histoire.

Les dragons sont partis. On nous dirige sur notre nouveau logement. C'est un bâtiment rectangulaire avec une porte au bout et trois fenêtres donnant sur la route. Le sol de terre battu est recouvert de paille. Nous allons chercher nos lits et nos paquetages et nous nous installons. Je couche tout au fond. Je me fabrique une étagère pour mettre mes affaires. À midi mon groupe est de corvée de soupe. C'est toujours la même popote. Ça ne vaut pas Colbert. Après je vais laver quelques effets avec des copains. Nous trouvons un lavoir qui est drôlement pratique. Ensuite, j'écris une longue lettre à mes parents. Maintenant, nous allons toucher une prime de maintien de l'ordre de 7 182 F, ce qui porte la solde à 36 000 F et quelques par mois.

¹ Pélot : obus (argot militaire).

L'heure du repas est arrivée. Nous faisons la corvée encore une fois. Puis nous jouons à la balle jusqu'à 8 heures. Nous avons un pré juste à côté qui nous fait un beau terrain. Cet après-midi nous avons installé l'électricité ainsi qu'un mur de pierres sèches devant la porte pour nous protéger des balles en cas d'attaque. L'eau courante et potable est à deux mètres de la porte. Il ne faut pas trop se plaindre. Cet après-midi le temps était orageux. Quelques coups de tonnerre et quelques grains d'eau. Rien en somme. Et voilà encore une journée finie, monotone et sans histoire. Longue journée.

Jeudi 7 juin

J'ai mal dormi et je me réveille de bonne heure. Hier soir il faisait trop chaud pour s'endormir, et en plus le bâtiment est infesté de souris. Comme je commençais à sommeiller, il me tombait des saletés sur la figure. Ensuite, dans la nuit, je me suis réveillé en sursaut : une souris me montait sur la figure. Toute la nuit elles ont brassé dans la paille et je ne suis pas le seul à m'en plaindre. C'est tout le monde pareil. Elles ont entamé un saucisson dans un sac.

Ce matin, le colonel du régiment vient passer une revue à 7 heures 45. Je me rase en me levant. Ensuite il faut nettoyer autour du bâtiment, nous balayons avec des branches d'arbre. Ensuite nous allons chercher des pierres dans un GMC pour hausser le mur que nous avons fait hier devant la porte. Le colonel passe, mais nous nous sommes éloignés pour ne pas avoir à le saluer. La revue se passe sans encombre. Maintenant nous n'avons rien à faire. J'en profite pour écrire. À midi, le repas. Je tombe sur un morceau de viande qui est dur comme une semelle.

Après la soupe nous allons toucher nos cigarettes : huit paquets que nous payons 170 F 2. En même temps j'achète une lampe électrique car cette nuit j'aurai sans doute encore à me défendre contre les souris et une lampe me sera utile, et puis pour les relèves également. Nous n'avons rien à faire, alors je lis un bouquin. À 5 heures ils viennent nous chercher pour la seconde piqûre contre

² 170 Francs les 8 paquets : 3 centimes d'euro le paquet.

le typhus. Nous y allons. Sur le moment ça fait mal, mais ça passe assez vite.

À 6 heures, la soupe. Nous avons pas mal de restes. Nous les donnons à des petits Arabes, et nous leur faisons laver les gamelles. Ils sont heureux comme des rois. Ce soir, Dilyourt a de la fièvre. Il est au lit. Le lieutenant-médecin est venu le voir. Il a une petite crise de paludisme. Heureusement que nous ne resterons pas longtemps ici. À cause des souris. Je n'aime pas beaucoup ça. Cette nuit je suis de garde de 3 heures et demie à 6 heures, c'est la meilleure.

Vendredi 8 juin

Cette nuit, je me suis levé à 3 heures et demie et je n'étais pas fâché. Ces saletés de souris et de rats n'ont fait que se promener et sauter sur les lits, de sorte que j'ai encore bien mal dormi. Aujourd'hui, nous sommes de garde sur la route pour fouiller les voitures et vérifier les cartes d'identité. Sur la route il y a une chicane en planches et en bidons pour obliger les voitures à ralentir. Nous fouillons tout et faisons tout débarrer. C'est amusant.

À midi et demi nous sommes relevés pour aller manger, nous avons des cerises. L'après-midi, même chose. Comme il ne passe pas beaucoup de voitures, nous faisons une belote et j'écris une lettre. À 6 heures nous rentrons pour la soupe. Après nous faisons une partie de ballon jusqu'à la nuit. Aujourd'hui, le chef est allé passer une visite à Sétif pour un œil dans lequel il avait un éclat de verre depuis longtemps. Demain matin il part à l'hôpital, il ne sait pas pour combien de temps.

Demain également, nous devons aller au piton. C'est un rocher qui se trouve à mi-chemin entre Cérez et Bordj-R'dir. Il y a une section de garde là-haut qui est relevée tous les samedis. Comme le chef s'en va, nous n'irons pas. Nous n'en sommes pas fâchés car ce n'est pas amusant. Pendant que nous étions à Colbert, la section qui y était a été attaquée. La sentinelle, qui était caporal-chef, entendait du bruit par moments. Il faisait très noir. Il s'est décidé à allumer sa lampe, et il a vu un Arabe qui grimpait les rochers à une dizaine de mètres, et en abaissant sa lampe par hasard un deuxième à

cinq ou six mètres. Aussitôt il a pris le FM et a vidé deux chargeurs. Les agresseurs se sont enfuis aussitôt. Ils venaient certainement pour tuer la sentinelle et emporter le FM. Si le gars n'avait rien entendu, il ne serait plus de ce monde. C'est lui-même qui me l'a raconté. Naturellement, en entendant les rafales, les gars qui étaient sous les tentes se sont précipités, et l'un d'eux, en sautant dans un trou s'est cassé la jambe. Les deux os. Et quand il ont demandé du secours à Bordj-R'dir par radio, on leur a répondu qu'il fallait attendre au lendemain matin. Il était à ce moment-là vers 10 heures. On imagine la nuit qu'a dû passer le blessé.

Maintenant, c'est un margis qui était adjoint au chef, qui prend le commandement de la section. Ça nous plaît pas beaucoup. C'est un gars qui s'en croit et qui est militaire cent pour cent. Personne ne l'aime à la section. Moi je n'ai jamais eu à me plaindre de lui, et il m'est aussi sympathique qu'un autre. Nous verrons bien. Ce soir le chef nous dit que l'une des maisons forestières que nous avions été ravitailler à Colbert a été attaquée. Les artilleurs ont tiré cent vingt coups de 105. Ça a dû faire du bruit. Il n'y a pas eu de perte de notre côté.

Samedi 9 juin

Ce matin réveil à 4 heures un quart. J'ai mieux dormi que d'habitude. Les souris ne sont pas montées sur mon lit. À 5 heures départ.

Nous allons en patrouille. Nous sommes dix-sept. Mon groupe marche en tête et moi devant. Nous parcourons des pistes. Le terrain est à peu près plat, donc pas de risque de mauvaise rencontre. Nous devons reconnaître un village du nom de BEN AKMOUN. D'après la carte, il y a un bois d'un kilomètre de long et un marabout à proximité. Nous traversons des champs de blé, des oueds. Il n'y a pas de piste. Nous passons au pied d'un marabout. Nous ne le reconnaissons pas et nous allons bien plus loin. Mais le sergent s'aperçoit que nous nous sommes trompés et que le village en question ne peut être que ce marabout au pied duquel nous sommes passés. Nous retournons. C'est bien ça en effet. Mais comme la carte date de 1931, il y a eu des modifications. En fait de village, il ne reste qu'une maison d'Arabe à moitié démolie et abandonnée depuis

longtemps, et comme bois trois pieds d'arbres. Il était facile de se tromper. En attendant, nous avons fait bien du chemin pour rien. Il est 9 heures et nous ne devrions pas rentrer avant onze. Nous nous reposons donc jusqu'à 10 heures.

J'en profite pour visiter l'intérieur de la maison. C'est incroyable. Les murs sont en terre mélangée de paille, le toit de branches recouvertes de terre et de paille. Les portes font à peine un mètre de haut et le long des murs on ne peut se tenir debout tellement le toit est bas. Les fenêtres: un trou grand comme un trou d'échafaudage. La cheminée: deux pierres plates debout dans un coin avec une troisième dessus, percée d'un trou. Sur ce trou: une potiche d'un mètre, percée également. La fumée sort dans la maison et s'évacue ensuite par un trou dans le toit.

À 10 heures nous rentrons. Nous arrivons à 10 heures et demie. Nous sommes un peu fatigués, heureusement il ne fait pas trop chaud. Je vais boire un soda car j'avais soif, et j'écris.

À midi la soupe. Ce tantôt nous avons de la salade de cornichons, du mouton et des haricots, des abricots en dessert. Aujourd'hui, je n'ai pas de courrier. Après le repas nous fermons toutes les portes et nous nous couchons. Je me réveille à 4 heures. Un groupe est parti monter la garde autour d'un champ de blé. Nous n'avons pas fini avant que les moissons soient terminées. Le soir nous mangeons pas mal. Je suis de garde de 8 heures à 10 heures et demie. C'est la meilleure. Il fait beaucoup de vent ce soir, et il fait très noir.

Dimanche 10 juin

Ce matin, je bois le jus au lit et je me lève vers 8 heures et demie. Cette nuit je n'ai pas mal dormi, malgré les souris. On commence à s'y habituer. J'ai entendu tirer deux coups de fusil. Des sentinelles qui avaient peur sans doute. Aujourd'hui mon groupe est de garde de jour. Trois heures chacun jusqu'à 8 heures. Ce soir je serai donc tranquille. Il y a deux autres groupes qui sont partis en escorte et un autre à la circulation routière. Tout le monde est employé. Je crois que nous avons mangé les meilleurs morceaux les premiers. En me levant, je me rase. Ensuite je fais une lettre et une partie de ballon.



► 29 Aux abords de Temlet · 29 octobre 1956



► 30 À la mechta de Temlet · 29 octobre 1956



► 31 Les moutons, à Bir-Hamoudi · 31 octobre 1956



► 32 Surveillance de la mine de phosphate · 31 octobre 1956

Cahier N° 2

du 4 août au 6 septembre 1956

Samedi 4 août (suite)

...Par-dessous doit se trouver le tapis roulant qui amène le minéral aux godets, mais on ne le voit pas, et il ne fonctionne pas. Des wagonnets sur rails apportent le minéral dans cette trémie. Ici la montagne est terriblement escarpée, et autour quelques mechtas éparpillées.

C'est sûrement de là que sont venus les rebelles. Il n'est guère pensable, par la nuit noire qu'il faisait, qu'ils soient venus de loin. Le groupe FM se met en batterie ici, surveillant le tout, tandis que mon groupe suit le margis en direction des mechtas. Tandis qu'il vérifie les papiers, nous fouillons. Fouille sommaire, nous savons bien que nous ne trouverons rien. Il y a des chiens dans toutes les cours, et qui font vilain. Les bougnoules ont de la peine à les maîtriser. Je me méfie, et au moindre écart je tire. L'un d'eux devenant trop embêtant,

le margis tire un coup de pétard, il s'est bouclé aussitôt. Chose formidable et inadmissible, aucun d'entre eux n'a rien entendu cette nuit, alors qu'ils étaient au ras et qu'ils ont tiré sur leurs maisons au FM. Bien entendu nous revenons bredouilles. Partout même saleté repoussante plus ou moins, ribambelle de gosses, couchés dans tous les coins et suspendus au plafond. Nous rentrons.

Je me remets à écrire. J'ai fait encore dix lignes. Il nous faut repartir, cette fois à Tocqueville. Nous descendons plus tôt car il y a pas mal de courses à faire et un gars, Delionnet, veut se faire couper les cheveux. En arrivant, les deux margis vont à la poste envoyer un mandat, je vais avec eux et j'en profite pour en envoyer un également. J'envoie 60 000 F, il m'en reste encore 17 000, c'est suffisant. Ensuite, avec un margis, nous allons faire nos courses. J'achète des bricoles pour moi et un copain, et nous nous dirigeons vers la caserne des spahis où le camion est parti chercher la soupe. Non sans nous arrêter nous désaltérer. La soupe emballée, nous repassons prendre Delionnet chez le coiffeur et nous remontons. Nous déjeunons. Le chef a payé du camembert pour toute la section. Ensuite je joue devant bon nombre d'auditeurs, et je me remets à écrire, une lettre à mes parents et une carte à Régine. Il est 5 heures. Il y a la messe à 5 heures et demie, mais comme il faut que nous descendions à 6 heures, je ne peux pas y aller. Je lave donc mon pantalon de treillis, et à 6 heures nous descendons. Nous prenons la soupe, allons chercher les gars en moisson et attendons le courrier jusqu'à 7 heures et demie. Comme il n'arrive toujours pas nous remontons. Nous soupions en arrivant et nous cassons la croûte après dans la chambre. Cette nuit nous sommes de repos. Cet après-midi, ils ont tué les six poules, nous les mangerons demain, je ne sais pas à quelle sauce.

Dimanche 5 août

J'ai bien dormi cette nuit. Ce matin il y a eu un différend pour la garde avec un autre groupe. Mais j'ai obtenu raison sans rien dire car je sais que le chef de section m'estime ainsi que les margis, et l'autre, ce n'est pas pareil. Aujourd'hui nous sommes de garde au casernement. En me levant je déjeune, chocolat et croissants qu'ils

ont été chercher à Tocqueville. Il n'y a que deux lettres. Ensuite je me lave. À 9 heures je prends ma faction jusqu'à 11 heures. Maintenant, je nettoie ma veste de treillis que j'avais mise à tremper hier soir, je raccommode les trous du pantalon aux fesses et je le reprends. J'écris en attendant la soupe.

Ce tantôt nous mangeons bien, il y a des frites. Après la soupe je lis jusqu'à 4 heures. Le chef de section me demande si je veux aller au cinéma. J'accepte. Nous descendons donc à Tocqueville, en camion. Nous sommes cinq plus lui et un margis, mais eux descendent avec les civils en voiture, ils ont été invités. Bien entendu les voitures roulent plus vite que le camion, et en arrivant, nous ne savons pas où est la salle. Nous demandons à des spahis, et nous trouvons. Les margis sont là. Le chef prend les billets pour tout le monde, et nous avons bonne mine, en short avec la veste de treillis et armés, tandis que les spahis eux sont en tenue de sortie. Nous ne trouvons pas de place et je ne sais plus où me fourrer. Enfin, nous arrivons à nous cacher, l'arme entre les jambes, et le film commence. Il y a deux longs documentaires mais aucune actualité. Le film s'intitule « Les deux frangines » et n'est pas mal. Aux entractes un gars joue de l'accordéon minablement et il est tout de même applaudi. Nous sortons à 7 heures et demie. Le camion nous attend, nous remontons, mais les gars veulent absolument boire un coup au petit bistro qui se trouve juste à la sortie de Tocqueville. Nous arrêtons donc et nous prenons l'apéritif. Je paye 380 F, nous sommes neuf. Les margis arrivent à leur tour avec les civils. Il y a là un tourne-disque, et le patron de la mine, M. Paulard, le met en marche. Il passe les disques du 14 juillet à Bir-Hamoudi, ce sont des gars des transmissions qui chantent, ceux qui maintenant sont partis.

Nous rentrons, il se fait tard, les autres ont soupé. Nous nous mettons à table. Comme prévu ce soir nous mangeons du poulet. Ils ont fait une soupe aux pâtes et au poulet qui n'est pas mauvaise. Les poulets eux-mêmes sont bien cuits et nous mangeons bien. Mon groupe est de garde au mirador des transmissions. Nous prenons nos couvertures et nous y allons. Il fait noir. Le sirocco souffle violemment depuis ce matin, et ce soir il y a des nuages, et il fait des éclairs. Nous nous couchons. À 11 heures je me lève pour monter la première faction jusqu'à minuit. Une heure chacun jusqu'à 4 heures,

“**N**ous buvons notre apéritif, et tout à coup, nous entendons une jeep qui arrive pleine gomme, le moteur tourne à un régime tellement élevé qu’il fait un bruit de sirène. Les freins crissent et le sous-lieutenant fait irruption dans le café comme un bolide, « Puis-je avoir les spahis tout de suite au téléphone, car j’ai un blessé » dit-il, et ils rentrent un gars, qu’ils assoient dans une chaise. Le tout a été tellement vite fait, que quand je réagis, le blessé est déjà assis. Je vois alors sa veste à la hauteur de l’épaule gauche, criblée de trous, et le sang couler au travers des deux côtés. Il se tient le bras et a l’air vraiment mal en point. Ce pauvre gars je le connais. Ce matin encore je lui ai serré la main. ”

Paul Lévêque (1932-2011) a tenu son journal chaque jour durant son séjour en Algérie en 1956.

Ce récit émouvant, récemment redécouvert par ses enfants, est un grand témoignage d’humanité, nourri d’un regard attentif sur les événements, et forgé par une écriture singulière.



9 782952 990516

ISBN : 978-2-9529905-1-6

Prix : 14 €